

JEAN CLAIR



JOURNAL
ATRABILAIRE

L'UN
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

L'un et l'autre

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

Jean Clair

JOURNAL
ATRABILAIRE

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2006.*

Extrait de la publication

AUTOMNE

Planétarium

Après dîner, au Palais-Royal, pendant qu'on revenait rue du Mail, je rappelais à W. S. que ce quartier avait été, jusqu'à la Première Guerre, celui des écrivains, des poètes, des musiciens, Molière et Goldoni, Diderot, le neveu de Rameau, Mozart et Liszt... Tout au long de ces Passages, Galerie Vivienne, Choiseul, les Panoramas, on croise encore les silhouettes de Gérard de Nerval, de Lautréamont, de Louis-Ferdinand Céline, de Walter Benjamin... Pour André Breton, la Place Dauphine était le sexe de Paris. Mais la Place des Victoires, par sa forme, est son ombilic. Au cœur géographique exact de la ville, elle fut longtemps le centre de son petit monde intellectuel...

« Oui, dit-il, tout le monde, un jour ou l'autre, est venu habiter à Paris. Les seuls qui n'ont jamais pu le faire, c'est Hitler et Staline... »

En effet, par une ironie de l'Histoire, les deux

hommes les plus craints du siècle dernier n'ont jamais eu la liberté dont jouissent sans frein des millions de touristes. Hitler : deux ou trois pauvres heures à Paris, guidé par Albert Speer, le temps de toiser la Tour Eiffel et de s'extasier devant l'Opéra — puis à nouveau le théâtre des opérations, avant le suicide, au fond du bunker. Staline ne sortait pas de Moscou, quitta à peine le Kremlin, d'où il consolidait le régime, en envoyant à la mort ses contemporains. Pour eux, le vaste monde que les humains parcourent n'était qu'un réduit bétonné, avec, sous leurs doigts, substitut puéril et dérisoire, le globe terrestre que faisait tourner Charlot dans son film. Quant à Lénine, il traversa l'Europe dans un wagon plombé.

Ce retrait, cette prison, et cette ankylose, cette paresse du cœur et cette acrimonie, rappellent l'anachorète au désert que le Malin séduit. Mais leur Égypte et leur Syrie, ce fut pour eux le grand désert des hommes. La mappemonde et le crâne sont, depuis Dürer, deux symboles du solitaire en proie à sa ruminantion mortelle.

L'*acedia* dont ces dictateurs souffraient était l'humeur noire nécessaire sans doute à puiser l'énergie de mobiliser autour d'eux autant d'hommes. Ces armées en campagne, franchissant en un jour des distances énormes, ces troupes envahissant en quelques jours des pays lointains,

ces millions de personnes déplacées, ces fuyards sur les routes, ces exodes, ces migrations jamais vues de peuples, ces troupeaux de civils et ces trains de déportés — ce grouillement affolé, cette agitation inimaginable d'humains réclamaient un moyeu immobile, un point fixe assez fort pour retenir leur course.

Or, au cœur de ce planétaire de mort et de désolation, au lieu même où les anciennes conceptions médiévales du cosmos avaient placé Satan — et transformaient donc la Terre en Enfer —, ce sont eux, immobiles, les dictateurs, qui se tiendraient. Là même où Copernic plus tard allait placer un soleil fixe et lumineux, les idéologies sanglantes de notre époque remettraient le soleil archaïque et noir du svastika et le drapeau rouge du communisme.

Le carrousel des révolutions faisait rouler des humains à l'abîme, et l'astre obscur des mélancolies se levait là où la Place ancienne, deux siècles auparavant, avait dressé un Roi-Soleil autour duquel s'ordonnaient des bâtiments superbes.

Ésope

Chaque fois que je pense à Brice Parain, je le revois descendant l'escalier du hall de Gallimard, un peu lourd, vêtu de la même veste de tweed

marron, son beau visage tranquillement modelé dans la glaise, étonnamment pareil à celui du vieil Ésope peint par Velázquez au Prado. Tel Ésope, c'était la langue, entendue comme la meilleure et la pire des choses, qui l'occupait. Sa connaissance profonde du monde russe donnait aussi au petit monde intellectuel de la rue Sébastien-Bottin un poids qui lestait sa légèreté. Pierre Pascal avait été son ami. Souvarine aussi. Dans les années 60, c'était mal vu.

Dans mon imagination, je le revois, le visage tourné vers moi, attentif déjà : non la bienveillance, mais la bonté. Il savait pourtant, à l'occasion, être féroce envers les faiseurs. Mais il savait écouter. Il aimait Queneau et appréciait Paulhan dont il poussait sans façon la porte du bureau. Je publierais plus tard leurs lettres, celles de Paulhan, d'une écriture appliquée, composée, précieuse à l'excès, et celles de Parain, d'une écriture cursive, peu lisible et sans ponctuation. La voix aussi marquait la différence : voix de fausset, de petit marquis précieux de Jean Paulhan, voix sourde et chaleureuse de Brice.

Chacun le saluait, dans les couloirs : « Bonjour Brice ! » Mais cette scène, c'était déjà la fin de la NRF. Quand je vais aujourd'hui rue Sébastien-Bottin, je croise des ribambelles de jeunes filles qui dévalent les marches pour filer déjeuner. Un côté « Sortie des usines Lumière ».

Eucharistie

Je suis né à Paris en 1940, le 20 octobre, au début de l'Occupation. C'était un jour, écrivaient les journaux, où même les patates avaient disparu des marchés. C'est étrange de commencer à vivre par mourir de faim. Il m'en est resté que l'idée de jeter de la nourriture, du vieux pain par exemple, m'a longtemps été insupportable. Mes proches ont pris ça pour la manie d'un esprit regardant. C'était plutôt le réflexe du ventre creux.

Il m'a fallu du temps aussi pour me décider à jeter des livres. Envahi par ces petits volumes pesants, gris, mal cuits et mal levés, j'ai dû pourtant me résigner à jeter ceux que je n'ouvrais plus, et dont le poids menaçait mon plancher.

Jamais plus ? Qu'en sait-on ? Dans la solitude, au fond d'une prison, la possession d'un vieux journal redevient un petit trésor, dont on va lire et relire les articles, bien au-delà de leur intérêt passager de fournir des « nouvelles ». C'est le pouvoir de lire des mots qui recèle, en soi, un enchantement sans fin, non le sens de ce qui est écrit. Que des signes portés sur une surface puissent faire naître des images et ces images des idées, c'est une inépuisable magie, qui perdure bien au-delà de ce qui y est dit. Ce lire intransitif est pareil au

charme que possédait parfois la peinture abstraite d'enchanter sans représenter.

Trouble plaisir, dans l'enfance, d'arracher aux toilettes du collègue, dans cette curieuse proximité de la défécation et de la lecture que le mot « cabinet », discrètement, rappelle, une feuille de journal, moins pour s'essuyer les fesses que pour y lire, déchirées, des nouvelles qui dataient non d'hier, mais de trois ou quatre mois. La précarité de la situation se sublimait dans le parfum d'une éphémère immortalité.

Demeure une transcendance du papier imprimé, un intouchable du mot encre, qui dépasse son usage profane. Tirer un livre qui dormait sur l'étagère, l'ouvrir, commencer de le lire, c'est réveiller une parole assourdie en lui prêtant sa voix. C'est toujours un peu le « Ceci est mon corps... Faites ceci en mémoire de moi ». C'est ressusciter, dans l'élection du livre, et perpétuer une présence qui semblait morte ou oubliée : il y a toujours un miracle de la lecture, très proche du mystère de l'Eucharistie, qui nous redonne un corps chaud et familier là où l'instant d'avant il n'y avait que silence et poussière. Le papier imprimé, qui ressort de la poudre accumulée du temps, rejoint le pain enfariné dans cette communion du verbe.

On ne peut pas plus jeter un livre qu'on jette un morceau de baguette ou de miche. Tous deux

sont précieux, symboles de paix, de contentement, signes que la vie est rentrée dans l'ordre et que les besoins seront satisfaits.

J'ai toujours été impatient de manger et de lire, un peu goulûment même, gardant la peur des garde-manger déserts et des étagères vides.

J'ai quand même fini par jeter des livres. C'est un geste salubre. D'abord, il vous pousse à relire ce qu'on va sacrifier. On refait connaissance. Et cette relecture, on l'aura faite sous l'éclairage de ce Jugement dernier. Bien sûr, on n'ira pas plus loin que quelques pages. Le goût est suffisant pour rassurer : le livre entier est devenu rassis, comme un quignon.

Et l'on va au Désert dont on aura rêvé, sans bibliothèque pesante et sans archives inutiles, le cœur libéré, apte à méditer seul sur les mystères du monde.

Chiennerie

Trouvé dans un délicieux livre de Pierre Leyris, fait de mémoires écrits peu de temps avant sa mort, ce passage : « Les calembours lui causaient un violent dégoût. Les contrepèteries, même drôles, le mettaient mal à l'aise. Au fond, tout jeu de mots gratuit, même bénin, était pour lui un sacrilège inavoué à l'encontre du Verbe. »

Qu'aurait-il pensé de ces journaux dont les titres d'articles ne sont plus guère que des calembours et des contrepèteries qui ont fini par remplacer la simple information et tenir lieu d'analyse ? Qu'importe que l'on ne sache rien du problème, pourvu qu'on ait souri ? À quoi bon tenter de comprendre les difficultés politiques du moment, la dureté des temps, la misère des populations, si les mots sont là, non pour les évoquer mais pour les évacuer ? Qu'importe l'effort de se mettre en sympathie avec les embarras du monde quand on peut, d'un jeu de mots, mettre les rieurs de son côté ? À quoi bon être précis dans l'emploi du langage quand n'importe quel à-peu-près vous garantira la complicité du lecteur ?

C'est sur ces pirouettes que la presse satirique a gagné son audience. Mais elles ont gagné aussi les quotidiens réputés sérieux, qui n'ont pas résisté longtemps à l'envie ignoble du clin d'œil, qui est la complicité des médiocres. *Quid* de ce *Figaro* « littéraire » qui salue la parution des écrits sur l'art de Malraux par un stupide « Malraux brandit les temps d'art », digne des titres les plus infantiles de *Libération* ?

Le calembour est une fausse monnaie. Il circule dans les fins de siècle, mêlé aux objets surchargés, ridicules, inutiles et laids qui encombrant les intérieurs. Il relève des *curiosa*, cette catégorie de la littérature pour esprits énervés qui caractérise ces

époques. Mais il peut aussi, à tout moment, circuler dans les petits cercles des dandys, des oisifs, des parasites, où il faut surtout ne jamais rien prendre au sérieux. Le journalisme et la télévision sont aujourd'hui son terreau d'élection.

Et maintenant, mêlées au tutoiement d'usage, ce sont les informations à la radio, les interviews à la télévision dont on entend ricaner les auteurs, d'une oreille incrédule, quand tout entretien sur les affaires du monde n'est plus guère qu'assaut de plaisanteries, magasin de farces et attrapes, succession de sous-entendus graveleux. De proche en proche, c'est tout l'entendement qui s'en trouve gangrené. Si le calembour est la fiente de l'esprit qui vole, les journalistes sont devenus les nouveaux Adulateurs de l'instant, ceux que découvrait Dante, baignant dans leurs excréments, au fond de la seconde bolge de l'Enfer.

Le don

Deux sortes d'amis. Ceux qui, ayant appris que vous avez publié un livre, vont attendre, impatients plus ou moins, que vous le leur envoyiez. Et ceux qui, sans tarder, en achètent plusieurs exemplaires pour les donner à leurs proches. Amitié jalouse et amitié distributive.

Les limbes

Cette petite chapelle, à Saint-Pantaléon près de Gordes, des premiers temps de la christianisation. Ramassée sur elle-même, elle s'enveloppe des trois arrondis de ses absidioles. Et tout autour, creusées dans la roche sur laquelle elle a été directement bâtie, se distribuent de petites cavités oblongues, de la taille et de la forme d'un berceau. Ce sont des tombeaux de pierre qui étaient destinés aux enfants morts dans les limbes — ces limbes sur lesquels Pontalis a écrit un beau livre. On amenait les petits corps sans vie dans ce sanctuaire où ils ressuscitaient le temps d'une messe. C'était assez pour qu'on les baptisât et qu'on les dît enfants de Dieu. Puis ils étaient enterrés dans ces creux de rocher. Désormais l'âme en paix, ils voguent pour l'éternité, réunis dans cette flottille de sauvetage amarrée autour du navire amiral. On appelait ces chapelles des « sanctuaires de répit ».

Ce répit-là vaut bien celui sur lequel discutent désormais biologistes, éthiciens et législateurs, ce délai de quinze semaines au-delà duquel il n'est plus permis d'avorter, autrement dit de tuer, déjà complet dans toutes ses parties, comme l'imagerie médicale le démontre, l'enfant des limbes.



L'UN
ET
L'AUTRE

nrf

CONCEPTION GRAPHIQUE MEZIER/VALENTIN



06-II A 77700 ISBN 2-07-077700-6

16,50 €

Extrait de la publication